

## Notions décryptées

# LE CONFORMISME PROTÈGE-T-IL LA VIE COMMUNE OU NOUS ISOLE-T-IL DE NOUS-MÊMES ?

Dans nos bouches, le conformisme a un sale goût. C'est un mot qui suinte la lâcheté, la médiocrité repue, avec ce parfum des êtres qui n'ont pas le courage d'être soi. Mais en rester à ça, c'est simplifier un tableau qui mérite des nuances. Paradoxalement, c'est par les critiques anti-conformistes des cyniques qu'on trouvera aussi son intérêt.

### Diogène dégomme.

Pour Diogène, le conformisme est la première source de servitude humaine. Cela nous détourne de ce qui importe : vivre selon la nature et la vertu. Car nos conventions sociales ne sont pas neutres. Elles sont même corrompues, puisqu'elles servent les puissants. Elles couvrent d'un vernis de respectabilité ce qui peut être pourri dans la moelle, comme des personnes ayant une main de fer rouillé dans un gant de velours doré.

Les actes de Diogène choquent, parce qu'ils nous forcent à penser. Exemple : tout humain connaît au fil de son existence (et avec une fréquence variable) les plaisirs solitaires. Or, s'agiter en public transgresse virtuellement nos bienséances. Pour Diogène, c'est un tabou qui n'a pas lieu d'être. Ainsi, jusqu'au-boutiste, pour questionner ce tabou, il va jusqu'à se frotter le ventre dans la rue.

### Aristote nuance.

Une génération après, Aristote nuancera. Il affirme, dans son éthique de la vertu (qui s'oppose à la déontologie et au conséquentialisme) que l'être humain est un animal politique (15/144) : vivre ensemble exige des normes partagées. Sans elles, pas de société ; sans société, pas de bonne vie possible.

Le conformisme n'est donc pas, en lui-même, un défaut moral.

Mais il est essentiel de savoir pourquoi on se conforme. Est-ce par peur ? Par paresse ? Par intérêt personnel ? Ou vraiment parce que l'action est juste, utile et favorise le bien commun ?

## Comment définir le conformisme ?

C'est l'adoption des comportements, des valeurs et des normes des groupes auxquels nous appartenons (ou souhaitons appartenir).

Nous adaptons notre habillement à la soirée. Nous adaptons notre langage. Nous parlons plus ou moins selon qui est à la réunion. Nous applaudissons quand les autres applaudissent. Nous rions lorsque c'est socialement valorisé (ou autorisé). Et quand nous malplaçons un rire, c'est la gênance.

Cette gestion des curseurs sociaux, c'est du conformisme ordinaire. Il maintient la cohésion sociale et facilite le bien vivre ensemble.

## Et aujourd'hui ?

C'est comme si nous parlions toujours entre deux puissants aimants. Tant que nous touillons des généralités dans la soupe du « chacun sa vérité », tout va bien. Mais dès qu'on ose offrir une opinion, clac, l'un des deux puissants aimants attire notre avis et la discussion est polarisée. Comme nous ne voulons ni l'un ni l'autre, nous essayons avec stress de comprendre ce qu'attend le groupe. Et parfois, comme les expériences de Asch le montrent, nous pouvons nier l'évidence pour être dans le groupe.

## Pourquoi cela nous intéresse-t-il ?

On ne peut faire sans conformisme. C'est une de nos façons de respirer. Mais des philosophes comme Diogène sont redoutables dans leur façon de mettre un coup de pied dans la fourmilière sociétale. Juste pour voir si, une fois qu'on a explosé les structures, nous reconstruirons pareil.

**Le conformisme est indispensable à la vie en collectivité, mais il devient problématique quand il anesthésie notre esprit critique.**

Les marginales et marginaux, nous en rions facilement (c'est souvent socialement autorisé). Nous les prenons aussi rapidement de haut. Mais cela ne doit pas nous empêcher de questionner la norme qu'elles et eux ne respectent pas. Est-ce qu'elle protège vraiment le collectif ? Ou est-ce une habitude qui prolonge un confort que plus personne n'interroge ?

Avoir un vrai Diogène en réunion est insupportable. Mais parfois tout de même pertinent au pays des « on a toujours fait comme ça » ou des « c'est comme ça que ça marche ».

Avec philosophie,  
Bernt